

Le Galepin

- BLEU -

n°6 - 1^{er} mars 2018

n°6 – Perdu

Sommaire

ROGER WALLET	
ON LES ATTEND TOUJOURS	3
MARIO LUCAS	
LA MAISON D'EN FACE	7
MICHEL LALET	
SUR LA ROUTE DE JELOVICA	9
NADINE FOUCHET	
UN DE PERDU... UNE DE TROUVÉE...	13
SYLVIE VAN PRAËT	
LES PHOTOGRAPHIES	20
MARC FRÉTOY	
AUTOBIOGRAPHIE	22

ON LES ATTEND TOUJOURS

Le train avait pris quelques minutes d'avance. Quand il entra en gare le quai était désert. Il n'avait pas de bagages, juste ce sac plastique de bonne taille dans les tons rouges. Il traversa les voies et marcha jusqu'au hall. Une poignée de voyageurs faisait file au guichet. Le kiosque ouvrait à peine, les paquets de journaux attendaient encore ficelés. Il prit L'équipe, s'assit face à l'entrée – comme cela, impossible de le manquer – se ravisa, demanda un paquet de cigarettes brunes et une boîte d'allumettes. Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas fumé. Depuis le départ de son fils, autant dire des années, peut-être bien... (un décompte approximatif) deux décennies. Il se plongea dans le quotidien, on était au cœur de la préparation olympique. Maintenant qu'il avait décroché, le sport avait cessé de le passionner. Au niveau régional où il entraînait, il s'était néanmoins dessiné le profil d'une vraie carrière. Aucun calcul là-dedans, tout n'avait été qu'affaire de circonstances et improvisation. Et même si l'athlétisme n'atteignait pas la notoriété du football ou du cyclisme, il y avait connu suffisamment de joies et de déceptions pour lui donner le sentiment d'une vie pleine. La retraite venait de le prendre au dépourvu. Sans les rendez-vous quotidiens au gymnase ou sur le stade, il tournait en rond. Il lui avait fallu six mois pour épuiser les charmes du jardinage et de la marche, un mois suffit à le voir renoncer à ceux du club de retraités. Que faire d'autre pour meubler les journées ?

Son fils n'arrivait pas. Le hall se remplissait peu à peu, le haut-parleur annonça un départ proche pour Paris. Il vérifia au tableau mural l'heure de son retour. 16h37 ou 18h15, il avait une bonne

demi-journée devant lui. Il aurait pu descendre à l'hôtel mais la soirée dans une ville inconnue... Il poussa la porte vitrée du buffet de la gare. Pas grand monde à cette heure matinale. Le serveur astiquait le percolateur tandis que montaient de la cave (la trappe était restée ouverte) des bruits de bouteilles entrechoquées, de caisses que l'on traîne avant de les empiler. Il mit un soupçon de lait dans son café, observa du coin de l'œil à la table voisine un couple enlacé. Un visage lui revint qui lui tordit le cœur, l'obligeant à baisser les yeux vers la tasse, les veines ocre dans le marbre de la table, vers le carrelage moucheté du sol. Il posa la main sur la gorge, ces palpitations...

En sortant il tomba sur le square, reprit souffle sur un banc. L'air était doux, le printemps près de la Loire. Des jets d'eau jaillissaient d'un Neptune de pierre entouré de naïades. Du bassin circulaire de réception partait un ruisseau insignifiant, il le voyait circuler entre les arbres, les parterres, et sans doute courir jusqu'aux grilles qui marquaient l'entrée du square avant de disparaître. Un système souterrain de canalisations et de pompes le ramenait au beau jaillissement d'écume. Une femme passa, poussant un landau. Elle s'arrêta près de l'autre banc, en vis-à-vis. Elle était jeune, une gamine encore. La queue-de-cheval dépassait à l'arrière de la casquette.

Il tint un moment en main son paquet de Gitanes, scrutant avec étrangeté, comme s'il le découvrait, le graphisme bleu et blanc, le lettrage noir en italiques. Il craqua l'allumette, ferma les yeux en tirant les premières bouffées. Il souffla lentement un mince filet de fumée bleue, le regarda griser jusqu'à ce qu'il se dissipe dans le jour tiède. La jeune femme avait tourné les yeux

vers lui, elle l'observait avec attention, la fillette dormait dans ses bras, le biberon à la bouche.

Le temps passait. Malgré la ceinture de hauts arbres, le bruissement des voitures prenait possession du square. Et s'il avait oublié? Il y avait tellement longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus. Les études avaient d'abord éloigné son fils et puis la maladie de sa mère s'était déclarée si soudainement au milieu de l'hiver qu'ils n'avaient su faire front. Son décès brutal les avait laissés tous deux anéantis et sans mots. Les visites s'espacèrent, il sut bientôt que son fils vivait avec quelqu'un. Ses études terminées il trouva très vite ce poste d'ingénieur. Lui l'invita plusieurs fois mais il ne pouvait jamais se libérer, enfin, c'est ce qu'il expliquait. Les choses sont ainsi, il vient toujours un moment où le silence s'installe définitivement, par une sorte de renoncement. Une fois, une seule, Renaud avait lâché au téléphone Maman était au courant de tes aventures, c'est ça qui l'a tuée. Il avait accusé le coup, Tuée!... C'est à cette époque qu'on lui fit la proposition du poste régional. À son tour il quitta la maison, assez jeune encore pour croire qu'il pourrait vivre ailleurs.

Il s'inquiéta, la lettre disait bien Pas de problème, je serai à la gare. Une Safrane verte (il donnait le numéro, à tout hasard). Il ne se serait quand même pas trompé de jour... Le doute s'installa. Il songea à appeler mais il avait tout laissé chez lui, courrier et téléphone. Il sourit de sa négligence, décidément il resterait toujours comme à vingt ans, démuné face aux choses de la vie. Avant la lettre il y avait eu cette carte pour les fêtes, Jerry voudrait faire la connaissance de son grand-père. Nous t'embrassons tous les trois. Il se rendit compte alors que l'âge insensiblement le prenait.

Il se décida à prendre un taxi. On y sera dans dix minutes, c'est sur les hauteurs de la ville, le chauffeur avait le physique Europe de l'Est, Tchèque ou Polonais – l'accent, la moustache. La voiture quit-

ta le centre, traversa la zone industrielle et déboucha sur le plateau. Ils laissèrent de hauts immeubles sur la gauche et entrèrent dans un quartier pavillonnaire. Il renonça à déchiffrer le dédale des rues, toutes portaient des noms de fleurs. Rue des glycines. Il descendit au coin et marcha lentement jusqu'au numéro 48.

La construction était quelconque, moderne, toit de tuiles plates. Assez vaste. Le charme venait du jardin : il occupait le devant de la propriété. Au lieu des habituels thuyas ou troènes, un magnifique massif floral attirait le regard. Il n'y connaissait rien aux fleurs, il aurait été bien incapable de les reconnaître et de les nommer, même les pensées ou les œillets, mais celles-ci, oui, il savait : tulipes cottage aux fleurs arrondies et aux grosses tiges, des Jacqueline rose vif et des Queen of Sheba rouges à liseré orange. C'étaient ses préférées. Elle en entretenait un petit coin dans le jardin, elle disait Ce sont les premières fleurées, elles ouvrent le printemps.

À l'entrée de la petite allée gravillonnée il vérifia machinalement le nom sur la boîte à lettres, Brochard-Denizot. Il surveilla un instant les fenêtres, guettant une silhouette, avant d'appuyer sur la sonnette. Il entendit carillonner dans l'entrée. Le chien aboya. Il devait être de bonne taille car son aboiement était rauque et puissant. Il appuya de nouveau, personne ne vint. Alors il approcha de la porte-fenêtre et posa sa main contre la vitre pour faire obstacle à la luminosité. C'était une très grande pièce, avec un de ces longs buffets bas et une table de ferme. Une cheminée occupait l'angle opposé. Deux photos dans des cadres ovales vieil or, à côté d'une coupe à fruits. Impossible de rien discerner des visages. La moquette murale aux tons chauds adoucissait la lumière du séjour plein sud que le soleil cru d'avril pénétrait maintenant.

« Ils ne sont pas là. à cette heure-ci ils travaillent. » Il se retourna, la voisine le scrutait

depuis son coin de haricots. Il hocha la tête, Oui, je vois ça. Elle s'enhardit Vous êtes peut-être de la famille ? Il ne répondit pas mais marcha vers elle, C'est idiot, j'avais apporté ça pour les enfants. (S'excusant) J'ai laissé passer les fêtes... Il restait là empêtré avec son paquet, Vous ne voudriez pas... Elle accepta de prendre le sac, elle leur donnerait dès qu'ils seraient de retour, certains jours Mme Denizot rentra déjeuner. D'ailleurs la matinée était déjà bien avancée, s'il voulait il pouvait attendre chez elle.

Tout était méticuleux, le ménage venait sans doute d'être fait. Elle lui proposa un fauteuil dans le salon, alla préparer un café. Une guirlande électrique pendait en travers de la fenêtre, avec ses petites ampoules multicolores. Au milieu de la table une série de bougies blanches suivait le tour d'un napperon. Le mur était couvert de photographies encadrées à l'identique d'un bois teinté clair. Il y en avait au moins une quarantaine. Il sortit son étui à lunettes, elle entra à ce moment avec le plateau. Elle vit son geste, Heureusement qu'on a ses souvenirs... Il la dévisagea, elle avait dans les cinquante ans, un peu moins, le regard presque gris, le visage fatigué. Il sourit gauchement, On a tous ses souvenirs, se leva et mit ses lunettes pour regarder les photos. La femme posa le plateau sur une table basse et servit le café, Je vous l'ai fait très fort. Je ne sais pas pourquoi je me suis dit que vous aimiez le café fort. Je me trompe ? Il ne répondit pas, absorbé par le portrait d'enfant répété à l'infini. On aurait dit qu'elles avaient toutes été prises à la même époque. Autour de dix ans. L'enfant jouait avec son vélo dans un parc, faisait le pitre devant l'objectif, jonglait avec un ballon. Il se tourna vers elle, Excusez-moi... Je me sens... Enfin, c'est peut-être indécent de ma part. Elle secoua la tête. Il s'assit en face d'elle.

Il y eut un silence gêné. Il ne savait quoi dire. Elle avait croisé les jambes, posé le bras sur la

cuisse. Il est délicieux ! Vraiment ! Elle ne dit rien, se contenta de sourire brièvement au compliment. C'est... C'est votre fils ? Elle releva vivement la tête, fit signe que oui. C'était son fils. Son mari était turc, ils habitaient en région parisienne. Un jour de juillet, un jour comme les autres, en rentrant elle ne les avait pas trouvés. Pas un mot, rien. Elle avait d'abord pensé qu'ils étaient sortis se promener ou faire des courses. Quand la nuit était tombée, elle avait appelé le commissariat. Elle s'inquiétait pour rien, on n'avait signalé aucun accident de la circulation. Ce n'est que trois jours plus tard qu'elle avait reçu la lettre. Ils repartaient à Istanbul, tout allait bien. Elle avait tout fait, engagé une procédure judiciaire, elle avait même pris un détective. Rien. Le silence absolu. Elle ne pleurait pas, elle parlait doucement, avec résignation, presque sans colère, Les photos, mon mari les avait prises le dimanche précédent au bois de Boulogne. Elle se leva, décrocha chaque cadre qu'elle essuya avec son mouchoir tout en s'excusant Oh, cette poussière ! Vous savez, avec la circulation qui passe par ici... Il la regardait faire, l'écoutant raconter ses histoires d'école, de maladie... Enfin, avant « cela ». Ce fut tout, puis elle se rassit. Ils demeurèrent un long moment en silence, immobiles.

Elle versa un autre café, il fumait à peine, Attendez, je vais le réchauffer !, mais il posa la main sur sa tasse, Non, non, il est parfait comme ça ! Elle baissa les yeux en souriant, Parfait comme ça ! C'est ce qu'avait dit Nazim la première fois où il est venu chez moi. Le sourire s'élargit, elle releva la tête, Mais le lendemain il m'a appris à faire le café turc ! Elle rit franchement, sa voix était jeune soudain, légèrement voilée. Il fut soulagé d'entendre son rire, risqua Et alors, vous avez retenu la leçon ? Elle hocha la tête, Vous voulez que je vous montre ?

Ils passèrent dans la cuisine. Il était presque midi. Elle sortit du buffet une cafetière de cuivre

étamé. Très évasée dans le bas, fortement resserrée au niveau du col avant l'ouverture, un long manche partant à l'horizontale dans la partie haute. Elle commenta C'est la verseuse traditionnelle, l'ibrik. Avec une casserole ça marche très bien aussi mais ça fait moins couleur locale. Elle prit une boîte métallique, tira d'un sachet deux cuillers de café, Il faut une mouture très fine, de préférence du moka. Il la regardait agir avec précaution, ajouter le sucre (il aimait très sucré. Sekerli alors, elle avait dit), verser l'eau bouillante, remuer légèrement avant de porter à ébullition. Le visage s'était éclairé, les cheveux blondissaient sous le filet de lumière qui s'immisçait à l'oblique par la fenêtre. Quand le café monta dans la verseuse, elle la retira du feu pour la laisser reposer quelques instants.

Elle leva les yeux vers la pendule, parut surprise de l'heure, s'excusa Je ne m'étais pas rendu compte mais c'est l'heure du déjeuner et je vous fais boire le café ! Il eut un geste de la main pour dire Ce n'est rien et déjà elle posait sur la table deux petites assiettes à bord doré, Installez-vous ! Comme elle insistait, il s'assit maladroitement sur le tabouret. Elle alluma à nouveau le gaz sous la cafetière, Normalement on le chauffe au moins trois fois, moi je m'arrête à deux, dit-elle en mettant devant les assiettes les tasses à moka. Trois fois au moins mais Nazim faisait cinq quand nous avions des invités. Puis elle démoula un gâteau, en coupa plusieurs tranches avant de le poser devant lui. C'est un pudding ?, demanda-t-il en reconnaissant la semoule et les raisins dorés. C'est un gâteau traditionnel turc, oui, une sorte de pudding avec des raisins, des figues et des noix. On le mange pour les fêtes.

Elle déposa dans les tasses un peu de la mousse qui s'était formée à la surface, versa le café et fit tomber quelques gouttes d'eau froide pour précipiter le marc au fond. Elle s'assit face à lui. Il eut un sourire. Ça vous plaît ? demanda-t-elle, vaguement inquiète. Il eut une moue de satisfaction, C'est absolument délicieux ! Quant au café... Il secoua la tête de haut en bas. Elle éclata de rire Je ne sais pas si vous êtes sincère mais en tout cas vous l'imitiez bien ! Il se mit à rire à son tour C'est la première fois de ma vie que je bois un moka, eh bien, je reviendrai...

Malgré ses protestations, Non, non, à mon âge ce sont des kilos qu'on ne perdra plus jamais !, elle lui resservit du gâteau. Il la complimenta Malgré les années vous n'avez pas perdu la main. Elle resta la cuiller en l'air, soudain interdite. Son regard se perdit vers le fond de la pièce, elle murmura C'est son anniversaire ! Un silence et, le regardant avec douceur, Mon fils a vingt-trois ans aujourd'hui... Mehmet... Elle posa sa main sur la sienne, Depuis toutes ces années c'est la première fois que je ne suis pas seule pour son anniversaire... Elle se tut, enleva sa main et finit son pudding. Puis ils restèrent comme ça, sans rien dire. Le soleil avait un peu tourné et découpait maintenant sur le mur l'ombre franche de leurs silhouettes.

Alors ils entendirent une voiture freiner brusquement devant la maison, elle écarta le rideau, Voilà, ce sont eux, ce sont vos enfants, ils sont là tous les trois. Il ne bougea pas mais quand elle dit C'est plus fort que soi, on les attend toujours, il répéta Vous avez raison... (levant les yeux vers elle debout à la fenêtre) Toujours...



LA MAISON D'EN FACE

Il se souvenait encore de cette image, debout devant la fenêtre avec la voisine de Renaud, une brave femme celle-là, pas laide, s'il en avait eu le cœur peut-être qu'il lui aurait fait du charme, mais ce temps-là était révolu. Ils avaient regardé ensemble la voiture pénétrer dans le garage, ses lumières s'éteignant, leurs épaules se touchant presque. La buée qui commençait à recouvrir la vitre gagnait leurs paupières, ils songeaient à ces enfants qui s'éloignent, peu à peu, rompant les amarres. Cette image, il l'avait encore devant les yeux, là, sur son lit d'hôpital. Comment il avait atterri là, il n'aurait pu le dire, ni ce qui lui était arrivé. Sa mémoire s'en était allée. Il lui restait juste cette image, une maison, une voiture, deux noms sur une boîte aux lettres « Brochard-Denizot ». Il aurait tant voulu savoir à quel endroit c'était et ce qu'il faisait là-bas. Il ne se rappelait de rien, seule une saveur de café semblait parfumer son palais.

(Après avoir remercié la dame et serré chaleureusement la main, il avait traversé lentement la rue, de plus en plus lentement. La nuit était tombée et il ne pouvait voir cette dame qui pleurait en le regardant partir, d'ailleurs il ne s'était pas retourné pour lui faire un petit signe, trop occupé qu'il était par ses pensées.)

Il n'avait aucune douleur, pas de blessure apparemment, juste une sensation de malaise. Ses mains effleurèrent ses cuisses, il n'avait pas de pantalon de pyjama, sa veste était blanche, ouverte dans le dos, les chemises qu'on vous enfilaient dans les hôpitaux. Depuis combien de temps était-il là? « Trois jours », lui chanta l'infirmière, ayant deviné ses pensées. « Que m'est-il arrivé? » questionna-t-il d'une voix faible. « Quelqu'un vous a trouvé inanimé sur un quai de gare. » Toujours aucun souvenir.

(Arrivé sur le perron de la maison d'en face, il s'était immobilisé, par la vitre opaque de la porte d'entrée en PVC il apercevait une faible lumière, un couloir certainement menant aux autres pièces, comment pouvait-il savoir puisqu'il n'était jamais venu?, ses jambes tremblaient, aucunes autres lueurs, aucun bruit, il ne voulait pas déranger. Il posa son sac de plastique rouge sur l'unique marche, resta quelques minutes immobile, leva les yeux vers l'étage, rien, il fit demi-tour et partit.)

« Monsieur, vous n'aviez pas de bagages? Que faisiez-vous sur ce quai? À cette heure-là, il n'y a plus de train! Vous avez de la famille que nous puissions appeler? On n'a rien trouvé dans votre portefeuille.

– Non!»

Un nom lui revint inconsciemment, « Denizot », il se garda bien de le dire à l'infirmière.

(Il était déjà tard, la gare était déserte et pas un taxi à l'horizon, pas d'hôtel ouvert non plus. Il décida de s'asseoir sur un banc, espérant que quelqu'un passerait par là. Retourner vers la maison de son fils? Il ne s'en sentait pas la force, ni le courage. Il attendit de longues heures, termina son paquet de cigarettes, le froid commençant à l'engourdir. Ensuite, il perdit conscience et glissa sur le sol. Ce n'est que le lendemain matin que le premier voyageur arrivé à la gare le découvrit. Inerte et livide.)

L'hôpital qui se sentait impuissant et commençait à s'affoler, « Il nous faut savoir d'où vient ce monsieur », trouva une unique adresse, celle d'une vieille pièce d'identité, « Espérons qu'elle est encore valable », et la communiqua à la gendarmerie.

(Il n'avait aucun bagage avec lui quand on l'avait trouvé, était habillé correctement [comme vous et moi], n'avait rien d'un clodo en tout cas, personne ne le connaissait là-bas et la dame d'en face, absente ce jour-là, ne put donner des indices, quant au fils...)

– Quoi le fils ?

– Rien, le couple devait travailler toute la journée, enfin je pense. En tout cas, le fils avait dû oublier la venue de son père.

Les recherches avaient porté leurs fruits, l'adresse était toujours valable. Des voisins confirmèrent qu'il habitait bien là, mais ils ne savaient pas grand-chose de lui, « C'est un homme discret et réservé ». Pour les médecins, encore quelques jours de repos et il pourrait enfin être reconduit chez lui. L'infirmière lui posa encore quelques questions :

« Vous êtes marié ?

– Je suis veuf.

– Pas d'enfants ?

– Non.

– De la famille ?

– Non plus. »

(Ces quelques jours à l'hôpital lui furent profitable, il allait mieux et... avait retrouvé toute sa tête. Il se souvenait de tout mais avait décidé de rester muré dans son silence. Son fils lui avait joué un sale tour et pour lui c'était fini, il ne voulait plus le voir).

Une fois rentré chez lui, il reprit sa vie comme si de rien n'était (enfin presque, plus rien ne serait comme avant, il avait perdu un fils).

(En fait, il était 22 heures quand la mémoire était revenue à son fils, « Merde, mon père, j'ai

oublié ! » et il attendit le lendemain pour tenter de le joindre au téléphone. Pas de réponse, et pour cause ! Il essaya encore maintes fois, pendant plusieurs jours. Toujours rien. Son père ne décrochait pas. Il finit par appeler un voisin qu'il connaissait vaguement :

« Mon père va bien ? Il est là ?

– Oui et il a l'air d'aller bien, enfin, comme d'habitude.

– Demandez-lui ce qui se passe, s'il vous plaît. »

Le voisin le rappela pour lui dire que son père s'excusait, qu'il avait oublié le rendez-vous et qu'il lui téléphonerait).

Le temps reprit son cours, calmement ne serait pas le mot, lentement plutôt. Les jours succédaient aux jours, tous semblables. Les secondes, les minutes et les heures faisaient leur travail de sape. Se lever, déjeuner, se laver, s'habiller, aller en courses, acheter le journal, préparer le repas, manger, faire la sieste, lire le journal, sortir faire le tour du pâté de maisons, rentrer, boire un café, fumer une Gitane, regarder la télé, préparer à manger, manger, lire un peu, aller se coucher, dormir. Jusqu'au jour où, ne tenant plus dans cette solitude enveloppante, il reprit le train, direction le Loiret, retourna vers la maison aux deux noms, 48 rue des Glycines, s'arrêta devant la porte, hésita, fit demi-tour et alla frapper à la porte de la dame d'en face. L'odeur d'un bon café se glissa par l'entrebâillement de la porte. Elle le regarda avec un doux sourire, « Entrez, je vous attendais ».

– Vous voulez dire que cet homme ne verrait plus son fils et qu'entre lui et la dame...

– Je n'en sais rien, en tout cas pas encore.



SUR LA ROUTE DE JELOVICA

Il avance avec difficulté, plié en deux. Une douleur qui cisaille le ventre. Il ne sait plus depuis combien de temps il marche. Des heures pour redescendre de la forêt. En contrebas, une bourgade. Sans doute Pakleštica. Le nom s'est inscrit dans son esprit quelques jours plus tôt, lorsqu'ils envisageaient de passer par-là avec Erhan. Pas vraiment une bourgade d'ailleurs. Plutôt une succession de maisons semées au long de la route. Il faut maintenant qu'il aille jusqu'à Piroto un peu plus au Sud, en se méfiant des bandes dépeñaillées de miliciens qui continuent de rançonner les populations.

Si le type les avait laissés à Piroto, ils auraient rejoint Brlogen, coupant par la montagne, puis ils auraient pris des chemins escarpés pour aller jusqu'à Jelovica. C'est ce qu'il avait prévu de faire. Une fois à Jelovica, ils n'auraient eu que trois kilomètres à parcourir jusqu'à la frontière. Et une fois en Bulgarie, ils seraient descendus au Sud, jusqu'à Sofia où la route aurait été de nouveau facile et sûre. Maintenant, il fait seul le chemin à l'envers.

Un voyage facile et sûr, oui ! Mais ça s'est passé autrement. À Zagreb, ils ont pris le train. Zagreb, ils s'y étaient arrêtés pour voir le cousin qui lui devait une jolie pincée d'argent. Ensuite c'était tout droit : Belgrade, Sofia, Istanbul. À Istanbul, faire le tour de la famille. Présenter Erhan à son père et à sa mère. Dire bonjour aux cousins. Participer à une fête ou deux. Donner à son fils le goût des vrais *çigköfte* (tant pis pour le piment !) et celui des *börek* de sa mère. Puis rentrer à Paris, la tête pleine de fierté d'avoir conduit son fils aux sources de sa vie à lui. Depuis Zagreb ils auraient voyagé en train, deux jours tranquilles à regarder le paysage défilier derrière les vitres. Sauf qu'à la gare de Velika Plana il s'était fait tabasser et voler tout ce qu'il possédait : le fric, leurs passeports, la valise avec leurs affaires à tous les deux et même le petit sac à dos d'Erhan contenant ses slips, ses

chaussettes et quelques petits jeux. Heureusement, Erhan n'avait pas été brutalisé. Nazim n'avait pu sauver qu'une pochette en tissu qu'il portait contre son torse, contenant une photo de son fils, prise quelques semaines plus tôt en France, et le carnet de santé du gamin. Ce n'est pas avec ça qu'ils pouvaient prendre le risque de s'en remettre aux autorités de la région.

Depuis qu'on les avait dépouillés à Velika Plana, ils avaient dû quitter le train. Ils ont marché, mendié de la nourriture et des bouts de conduite. Cinq kilomètres par-ci, trois par-là. Dans de vieilles guimbardes, sur les plateaux de camions à bestiaux ou au milieu d'entassements de légumes... Ils étaient à pied, sans papiers, sans argent et à la merci de ceux qui voulaient bien les aider.

C'est comme ça que tôt le matin ils étaient montés dans la berline conduite par un gros type aux cheveux gominés. Jovial, au début... La voiture était confortable et le type parlait turc. Certes, avec un accent à couper au couteau, mais Nazim lui fut reconnaissant de parler sa langue car s'il peut se débrouiller en français, en anglais ou en allemand, il ne baragouine que quelques mots de serbe.

Le type avait roulé à vive allure, jusqu'à une petite ville nommée BelaPalanka et avait soudain changé de direction. Il avait engagé sa grosse BMW sur la gauche, sur des routes de plus en plus étroites et bientôt sur des chemins empierrés qui grimpaient dans la montagne. « Je dois récupérer un colis, ensuite on redescendra et je vous lâcherai à Piroto » avait dit le gominé. Nazim savait où était Piroto et il avait bien enregistré qu'à partir de là ils fileraient vers le Nord. La BMW avalait en trombe les secousses du chemin, laissant derrière elle un nuage de poussière blanche. À une croisée de chemins un gros pick-up à double cabine bloquait le passage. Le type à la BMW s'est arrêté, est

descendu de sa voiture pour palabrer avec le conducteur du pick-up. Puis tous les deux sont revenus vers Nazim et Erhan qui étaient restés à attendre dans la BMW. Les deux hommes ont ouvert en même temps les portes arrière de la voiture. Le conducteur du pick-up a empoigné Erhan par un bras, l'a extrait sans ménagement de son siège. Dans le poing du gominé, un gros pistolet noir avait fait son apparition et il le braquait sur Nazim, qu'il a fait sortir de la voiture. Il l'a délesté du petit sac à lacet où il conservait la photo de son fils, le carnet de santé et la carte routière qui leur avait permis de se diriger depuis quelques jours vers la frontière bulgare. Il a lancé le sac sur le siège avant de la BMW et l'homme au pick-up a traîné Erhan jusqu'à son véhicule.

Nazim a vu son fils poussé brutalement à l'arrière du pick-up. L'homme s'est installé au volant et a démarré. Pendant qu'il s'éloignait, Nazim a essayé de déchiffrer les numéros de la plaque du véhicule, mais il n'a retenu que l'image d'un gros autocollant vert, ressemblant à un fanion d'équipe de foot.

Le gominé n'avait pas cessé de braquer son pistolet sur lui et d'un mouvement de l'arme, lui a fait comprendre qu'il devait s'asseoir sur le talus.

– Regarde là-haut, tu vois la maison ? demanda-t-il à Nazim. Elle est habitée par un homme qui vit seul. Tu montes et tu lui coupes la gorge. Mais tu fais gaffe ! Il est dangereux. Ancien militaire ! Quand c'est fini, tu lui coupes la main et tu me la rapportes. On se retrouve ici après-demain à la même heure ! Quand tu reviens, on te rendra ton fils.

Le gominé est remonté dans la BMW, a fait demi-tour et, par la fenêtre ouverte, au moment où il passait devant Nazim, il lui a balancé un couteau de chasse qui a tinté sur les cailloux du chemin.

Deux jours plus tard quand Nazim redescend à travers bois, la grosse BMW noire attend sur le chemin. Le gominé se dirige vers lui, la main tendue : « Bıçak ! » Le couteau ! Nazim lui tend le poignard. Il sort de sa poche un bout de chiffon cras-

seux : « Ouvre-le » dit l'autre. À l'intérieur, il y a un doigt ensanglanté.

– Je t'avais dit de rapporter une main ! dit le gominé.

– Je n'ai pas pu, répond simplement Nazim.

Il ajoute : « Où est mon fils ? »

Le gominé sort son téléphone portable et prononce quelques phrases courtes. Nazim ne parvient pas à savoir si c'est lui qui donne les ordres ou s'il les reçoit. L'homme lève la main, deux doigts pointés vers Nazim : « Deux minutes ! »

Nazim s'assoit sur une pierre du bas-côté, regard rivé entre ses pieds. Du coin de l'œil il voit que l'autre a extirpé sa pochette de la BMW et qu'il parcourt rapidement les quelques documents qu'elle contient. Il balance en direction de Nazim la photo d'Erhan et la carte routière. Il feuillette rapidement le carnet de santé de l'enfant, arrache une page, rejette le reste aux pieds de Nazim. Le pick-up apparaît en contrebas, roule à toute allure, faisant voler l'épaisse poussière blanche. Quelques instants plus tard il s'arrête en dérapage, à une trentaine de mètres de la BMW. L'homme sort, ouvre la porte arrière, extrait Erhan qu'il tient fermement par le coude. Le gominé fait signe à Nazim de rester assis sur le talus et se dirige vers son comparse. Les deux hommes palabrent un instant, le gominé agite la page arrachée au carnet de santé d'Erhan, la donne au type au pick-up. L'autre lit lentement ce qui y est écrit, semble acquiescer, hoche la tête et soudain, prend l'enfant sous son bras et le jette de nouveau à l'intérieur du pick-up. Nazim bondit sur ses pieds, court vers les deux hommes en hurlant. Le conducteur du pick-up est déjà au volant. Le gominé ralentit sa course en l'accrochant par la manche, Nazim se retourne vers lui, prêt à se battre, à le frapper. Le gominé sort le couteau de sa poche et l'enfonce dans le ventre de Nazim qui tombe à genoux au milieu du chemin. Quand le pick-up s'éloigne, Nazim voit nettement cette fois qu'il n'a pas de plaque d'immatriculation, mais il voit de nouveau très bien que l'écusson de l'équipe de foot collé sur le hayon de la benne est celui de la ville de Pirot. Par la vitre arrière du véhicule,

il distingue la tête de son petit garçon, ses mains qui s'agitent. Puis la grosse voiture disparaît derrière un mur de poussière. Le gominé s'apprête à remonter dans sa BMW, se ravise. Il s'approche de Nazim et lui balance un violent coup de pied dans le visage. Il repart vers la voiture, fait demi-tour, s'éloigne à vive allure.

Nazim est allongé sur le chemin depuis de longues minutes. Il doit bouger mais la douleur de son ventre hurle à chaque fois qu'il esquisse un geste. Il va reprendre des forces. Il va attendre un peu. La douleur va refluer. Il se mettra en chemin ensuite. Curieusement, il pense à leur petite maison en région parisienne qu'il a quittée il y a deux semaines. Il pense au café parfumé que prépare son épouse. Elle le fait mieux que lui maintenant ! Fille du Nord de la France, elle a découvert une manière tellement nouvelle pour elle de préparer le café ! Elle a adopté la façon turque de Nazim. Erhan est là, à côté d'eux. Il joue avec un assemblage de barrettes de plastique, de vis et de boulons. « Construction d'une grue, papa ! » a dit Erhan. Ça amuse Erhan, de proposer à son père des mots français que celui-ci a les plus grandes difficultés à prononcer : « Construction de grue... », ce n'est pas fait pour les glottes du Bosphore, pense Nazim.

Il se redresse, avance à quatre pattes jusqu'aux vestiges de papier que le gominé a jetés au sol. Il ramasse la photo d'Erhan, sa carte routière, le carnet de santé dont l'autre a arraché une page. Qu'est-ce qu'ils veulent faire avec ça ? Qu'est-ce qu'ils ont en tête avec mon fils ? Nazim n'en a aucune idée, mais forcément il craint le pire. La seule chose dont il est certain, c'est qu'il va retrouver Erhan, il va le reprendre à ces deux ordures. Il sait que la piste commence près d'un club de foot à Pirot, plus bas dans la plaine. D'ici là, il faut se remettre sur ses jambes et marcher. Marcher.

Trois jours. Peut-être quatre. Nazim doit délirer doucement. La douleur de son ventre s'est mise en veilleuse à condition de marcher courbé en deux. À plusieurs reprises il a entendu dans le lointain le crépitement de fusillades. La montagne regorge

encore de groupes armés qui continuent leur guerre absurde. Il doit se méfier de leurs checkpoints à la noix. Prétextes à du racket qui peut vite se transformer en exécutions sommaires. Trouver de nouveau à boire. La veille un vieux type habitant une cabane de planches lui a donné de l'eau et une gourde de slivovitz ou de rakija maison. Alcool amer, titrant au moins 80°. Marcher. Marcher jusqu'à Pirot.

Nazim est pris de court par le convoi qui débouche du chemin. Les grandes lettres U.N. peintes sur les bâches des camions le rassurent. Le convoi s'arrête. Des militaires des Nations Unies, Pakistanais ou Indiens, sautent au sol. L'aident à grimper à l'arrière d'un camion à plate-forme. Il se retrouve au milieu d'un entassement de gosses, de femmes et de vieillards apeurés et au bord de l'épuisement. Le convoi roule une heure, traverse Pirot, roule encore une dizaine de minutes jusqu'à un lieu de regroupement. Des gens chassés de chez eux. Des réfugiés comme on le dit maintenant. Nazim passe d'un soldat à l'autre, s'approche des responsables, des civils qui doivent appartenir aux ONG qui prennent les gens en charge. Il a l'impression qu'il y a également des flics parmi eux, qui regardent à distance ce flot pitoyable. Nazim passe de l'un à l'autre. Montre la photo d'Erhan. Personne n'a vu l'enfant. Bientôt, l'organisation se précise. Ils font du tri. Les gens sont groupés par lots d'une dizaine de personnes et conduits vers des baraquements. Nazim s'écarte doucement du groupe. Se laisse glisser dans le fossé.

Marcher. Revenir en arrière. Marcher jusqu'à Pirot.

Deux jours à errer dans Pirot, en essayant de ne pas se faire repérer. Près du stade il a finalement aperçu le gros pick-up. La benne arrière contient des planches, des rouleaux de corde, des manches d'outils qui dépassent d'une bâche. Nazim se glisse sous la bâche. Il voit le type qui sort d'une maison et se dirige vers son véhicule. L'homme ne le voit pas. Ils roulent. De nouveau, ils prennent la route qui va vers la montagne. Les chemins qu'ils suivent sont de plus en plus étroits. Le pick-up

s'arrête devant une large grille. Une propriété privée, fermée par des grilles en pleine montagne? L'homme descend, ouvre la grille, repart. Le pick-up s'arrête près d'un cube de béton gris. Nazim se laisse choir au sol. L'homme se dirige vers l'arrière du bâtiment, tenant à bout de bras deux gros sacs en plastique. Il ressort au bout de quelques minutes, retourne à sa voiture, s'empare d'une paire de jumelles, observe le paysage autour de lui. Son attention semble captivée par des rapaces qui décrivent de larges cercles au-dessus de leurs têtes. Nazim contourne le pick-up et s'approche de l'arrière du bâtiment. Une simple tôle masque une ouverture. Il descend une trentaine de marches. Arrive dans un couloir où, curieusement, des ampoules électriques diffusent une lueur jaune et pâlotte. Il pousse des portes. Derrière, le plus souvent, un bric-à-brac de tables, d'armoires de bureau, de chaises à pivot. Dans une pièce sombre et plus fraîche que les autres, il bascule un interrupteur. La lumière crue tombe sur des murs de carrelage blanc. Au centre, une table en inox, couvertes de chiffons ensanglantés. Des instruments chirurgicaux souillés sont posés dans des cuvettes. Il y a du sang sur le sol.

Il sort de la pièce et, oubliant la prudence qu'il avait conservée jusque-là, il hurle le nom de son fils. Il court dans le labyrinthe de couloirs, pousse les portes à la volée. Il crie : « Erhan ! Erhan ! » La voix du garçon lui répond.

Erhan est allongé sur un lit, nu jusqu'à la taille et attaché par des courroies de cuir. Un large pansement bruni de sang lui couvre l'abdomen. Il a le teint cireux. Nazim s'acharne sur les courroies, détache son fils. Erhan ne semble pas pouvoir marcher. Il le prend dans ses bras, remonte les marches, débouche à l'air libre. Il voit que le type au pick-up est toujours occupé à son observation des oiseaux. Il contourne le bâtiment, commence à s'éloigner. Il essaye de marcher le plus vite possi-

ble, en faisant le moins de bruit possible. Il sent que la plaie de son ventre s'est rouverte et que le sang coule de nouveau. Il trébuche, dégringole, entraîne Erhan dans sa chute. La tête de l'enfant tape la base d'un arbre et il crie de douleur. Nazim plaque sa main sur la bouche de son fils qui le dévisage avec des yeux vitreux et apeurés.

Le type a éloigné les jumelles de ses yeux, aux aguets. Il a entendu le cri d'Erhan. Il court vers le pick-up et s'empare d'un fusil de chasse. Nazim couvre à la hâte son fils de feuilles mortes et de branchages et commence à contourner la position qu'ils occupaient pour détourner l'attention de l'homme de l'endroit où le gosse est maintenant allongé. Nazim court, zigzague entre les arbres. Le premier coup de feu claque et une large plaque d'écorce éclate auprès de sa tête. Il repart. Encore deux coups de feu. Nazim s'effondre, touché à l'épaule et encore une fois au ventre. Le type s'approche, contemple les dégâts sur le corps de Nazim, braque le canon du fusil entre ses deux yeux et finalement renonce à l'achever. Il fait demi-tour, court vers le bâtiment de béton d'où il ressort au bout d'une minute. Il revient près de Nazim, refait en marche arrière le chemin que celui-ci a parcouru quelques instants plus tôt jusqu'à tomber sur l'endroit où Erhan se tient recroquevillé sous les branchages. Il redresse le gamin, le jette sur son épaule et retourne vers le bâtiment. Le gosse crie en français : « Ils m'ont volé un rein ! Papa ! Papa, au secours ! »

Plus tard, Nazim entend le gros pick-up s'éloigner. Il ne peut plus bouger. Il est cloué au sol, enfoui dans une odeur de bois moisi et de feuilles en décomposition. Il a perdu beaucoup de sang. Il n'entend bientôt plus rien. Tout juste si une dernière fois, un parfum irréel de café, tel celui que préparait la femme à qui il n'a même pas dit qu'il partait avec leur fils pour quelques jours, vient lui rappeler qu'il a été vivant.



UN DE PERDU... UNE DE TROUVÉE...

La douce lumière d'un petit matin de juin inondait déjà le jardin fleuri de la maison éclusière.

Malou, coiffé de son chapeau de paille, inspectait ses jardinières. Elle avait replanté les géraniums de l'été dernier.

Tu as un fluide c'est pas dieu possible! s'était, cette année encore, exclamée la vieille Francine sa voisine. Moi les géraniums je ne les tiens pas plus d'une saison!

Malou avait un secret. Enfin, Lucien avait un secret qu'il avait transmis à Malou avant de partir: Lucien arrosait toujours les géraniums fraîchement ressortis du cabanon d'une eau enrichie... d'urine du matin. Malou perpétuait simplement la tradition.

L'herbe nouvelle ourlait les bords du canal. Au raz de l'eau voletaient libellules, moustiques et autres punaises.

Soudain un aboiement. C'était Black, le chien de Francine, il devenait hargneux. Pour le calmer, elle lui ouvrait le portail une heure chaque jour. Il s'égayait sur le chemin, courait quelques canards, lapait à la va-vite l'eau trouble du canal et la langue pendante rentrait s'écrouler pour le reste de la journée sur son coussin défoncé.

L'aboiement recommença, une fois, deux fois, trois fois, il devenait rapide, régulier.

Et puis, un cri, un cri de femme et une voix qui implorait *Appelez votre chien, appelez votre chien!*

Probablement une de ces femmes qui couraient au bord de l'eau. Malou ne comprenait pas: le canal, lui, coulait si lentement entre les peupliers...

La vieille Francine cria *Black, ici! Black, ici!* Elle referma le portail.

Le silence était revenu.

Malou sortit sur le chemin, un râteau à la main. Ses bordures fleuries de bleu réclamaient un

sérieux désherbage.

À la surface de l'eau, des cercles se formaient et avançaient. Une jeune fille nageait au milieu du canal!

- Eh bien vous êtes courageuse! L'eau n'est pas bien propre vous savez, avertit Malou.

- Je n'ai pas choisi! J'ai peur des chiens, répondit la femme d'une voix essoufflée.

- Ah vous avez sauté? Vous pouvez revenir. Black est rentré chez lui, il aboie fort, mais il n'est pas méchant. Tenez, il y a un arbuste là, accrochez-vous, après c'est facile de grimper.

La jeune fille sortit de l'eau. Des herbes brunes pendaient des poches de son short. Ses cheveux bouclés dégoulaient sur son tee-shirt turquoise. Des feuilles mortes formaient une étonnante composition de pastilles dorées sur ses fines jambes. Elle pouvait avoir vingt ans, un regard clair – et pour l'heure contrarié – elle ne prit pas la main que Malou lui tendait.

- Venez, je vais vous prêter une serviette. Vous avez mal quelque part?

- Non ça va, je vous remercie, je vais rentrer.

Black se remit à gronder. La jeune fille se figea. Tendrement, Malou la prit par le coude et la conduisit chez elle.

Malou habitait une maison cosy. Rideaux en dentelle, napperons, coussins brodés et partout l'évocation de sa passion pour les fleurs. Du bouquet au milieu de la toile cirée façon méli-mélo de roses anciennes, au cadre recelant une morose composition de fleurs séchées, en passant par cette aquarelle, malheureuse imitation des *Tournesols* de Van Gogh, Malou se complaisait en milieu fleuri.

- Je vous offre un café pour vous remonter? Alors comme ça, vous avez peur des chiens? Ils ne mordent pas tous, vous savez. Mais souvent ils grognent après les gens qui courent. Eux non plus ne comprennent pas pourquoi les gens courent...

– *Je me suis perdue... Je ne savais pas qu'il y avait un chien en liberté ...*

– *Black ne vit pas en liberté. Il reste toute la journée chez Francine la voisine, mais elle le laisse sortir chaque jour un peu pour s'égayer. Avant, il allait avec son maître courir dans les bois, mais maintenant qu'il est parti l'Antonin...*

– *Il s'appelle vraiment Black ?*

– *Oui pourquoi ?*

– *Malou parce que ce chien est beige et marron d'après ce que j'ai eu le temps de voir...*

– *Ben oui c'est l'épagneul typique quoi. Il s'est toujours appelé Black. Je me souviens quand Antonin l'a ramené, il était tout petit le Black.*

Vous le savez peut-être, au village, l'été il y a un marché. Au bout, du côté de la place, Boubacar, un Africain, s'installe chaque année. Il vend des tissus bariolés, des sacs en cuir qui sentent fort, des colliers gri-gri et tout un tas de babioles.

Ce jour-là, Boubacar avait derrière lui, dans une caisse, deux petits chiots qui couinaient. Il prétendait qu'il les avait trouvés et que des gens les lui avaient réservés. Antonin qui, comme à l'accoutumée, faisait la fin du marché pour glaner quelques invendus a entendu les chiots. Boubacar a expliqué que personne n'était venu les chercher. Antonin n'a fait ni une ni deux, il en a pris un. Il a toujours affirmé qu'il n'avait rien payé, que c'était pour rendre service, mais ça, Francine ne l'a jamais cru. Enfin ! Toujours est-il que l'Antonin est rentré à la maison avec le chiot en disant qu'il s'appelait Black. On s'est habitué, ça fait plus anglais qu'africain Black, mais on s'est habitué.

Bon je cause, je cause, mais vous, ça va ? Vous êtes sèche ?

– *Oui merci. Je vais rentrer maintenant. Merci pour tout.*

– *Oh de rien. Comment vous appelez-vous ?*

– *Léonice.*

Malou ne connaissait pas ce prénom.

La température montait de jour en jour. Cela faisait une bonne décennie qu'on n'avait pas eu un mois de juin aussi chaud.

Malou dormait fenêtre ouverte volets fermés.

Un jeudi, juste avant le lever du jour, Malou fut réveillée par un grognement de Black. Elle se glissa derrière son volet à claire-voie. La lune éclairait la campagne et se reflétait à la surface de l'eau.

Sur la berge elle entrevit une lumière, puis deux qui se déplaçaient sur le talus du canal. Black se mit à aboyer. Que se passait-il ?

Francine grogna à son tour : *Black couché, couché Black!*, mais le chien aboya de plus belle.

Malou, rassurée de savoir Francine réveillée s'aventura dans la cour. *Qui va là ?* lança-t-elle.

Les lumières s'éteignirent et deux silhouettes prirent la fuite. La lune éclaira leur dos avant qu'elles ne disparaissent dans le virage.

Malou affirma à Francine qu'il s'agissait d'un homme et d'une femme.

– *Comment peux-tu en être sûre ?*

– *À la façon de courir, j'ai reconnu la façon de courir. On en voit passer tellement qui courent, on se demande bien après quoi d'ailleurs, que j'ai fini par distinguer les hommes et les femmes : les hommes attaquent du talon, les femmes de la pointe des pieds.*

– *Ah bon... Mais qu'est-ce qu'ils faisaient là à ton avis ?*

– *Je ne sais pas, on aurait dit qu'ils cherchaient quelque chose.*

– *Le jour est levé maintenant, viens on va voir.*

Francine lâcha Black qui fonça directement vers l'herbe fraîchement piétinée.

Les deux vieilles femmes s'accroupirent, se penchèrent et d'un coup Malou annonça qu'elle avait trouvé.

Elles s'apprêtaient à rentrer quand Black se mit à frétiller de la queue et à s'agiter. Elles s'approchèrent et d'un coup Malou annonça qu'elle avait trouvé.

– *C'est quoi ?*

– *Une chaîne, elle est cassée.*

– *Tu crois que c'est ça qu'ils cherchaient ?*

– *Comment veux-tu que je le sache ?*

Malou fourra la chaîne dans sa poche de robe de chambre et les deux voisines s'installèrent sous la tonnelle pour prendre un café.

Deux jours plus tard alors que Malou faisait la sieste à l'ombre de son grand poirier, elle fut réveillée par une conversation.

- *C'était là ? Tu en es sûre ?*

- *Oui c'était ici ! Je me souviens, c'est à cet arbuste que je me suis accrochée.*

- *Alors cherchons.*

Malou se releva, contourna la maison et postée derrière une haie de chèvrefeuille observa la scène. Sur le bord du talus se trouvait la jeune fille de l'autre jour, elle ne se souvenait pas de son prénom, bon sang c'était comment déjà ? Et puis un homme, plus âgé. Ils étaient à quatre pattes et fourrageaient dans l'herbe.

- *Tu es sûre que tu l'avais ce jour-là ?*

- *Oui certaine, j'ai même vérifié en sortant de l'eau que je l'avais encore, c'est dans l'arbuste qu'il a dû s'accrocher.*

- *Quelle idée aussi !*

- *Mais il me porte bonheur !*

- *Ah ben la preuve ! Tu as failli te faire mordre par un chien et tu as perdu ton pendentif !*

- *Mais j'ai eu de la chance en quelque sorte, j'ai pu sauter à l'eau...*

- *Vu comme ça évidemment !*

Ils s'approchèrent du petit portillon de bois. Il y a quelqu'un ?

Malou rejoignit la cour.

- *Bonjour Madame. Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi : la semaine passée j'ai sauté dans le canal pour échapper au chien, il s'appelle Negro je crois et...*

- *Le chien s'appelle Black, ici on n'est pas raciste !* lança Francine qui avait rejoint sa voisine.

- *Oh excusez-moi, j'avais juste retenu que c'était l'inverse de la couleur de son pelage et en espagnol...*

- *Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite ?* poursuivit Francine. Son ton glacial laissait à penser qu'elle aussi avait tout entendu de la conversation du talus.

L'homme avança d'un pas.

- *Eh bien voilà, en remontant sur le talus, ma fille a perdu un bijou et nous voudrions savoir si par hasard vous l'auriez trouvé... Ou si quelqu'un*

vous l'aurait rapporté...

- *Non rien, nous n'avons rien vu et on ne nous a rien rapporté,* trancha Francine.

- *Mais laissez-nous vos coordonnées, si on trouve on vous téléphonera,* ajouta Malou soucieuse d'adoucir les propos de sa Francine.

L'homme remercia.

La jeune fille écrivit un numéro sur un papier.

Quand les deux visiteurs eurent disparu au-delà du virage, les deux vieilles femmes s'installèrent sous la tonnelle pour se rafraîchir d'une infusion de citronnelle glacée, spécialité de Malou.

Elles échangèrent sur la scène passée, la mirent en rapport avec celle de la nuit et tombèrent d'accord : tout cela était bien étrange, voire inquiétant. Il convenait de rester sur ses gardes. Leurs deux maisons voisines étaient isolées sur cette portion de canal. Le voisin le plus proche, Léon Doti, habitait à plus de cinq cents mètres. Heureusement Black veillait et les rassurait.

Et justement le voilà qui revenait en agitant la queue. Il fit quatre allers-retours entre la cour et le talus avant que Malou et Francine ne comprennent qu'il les attirait au bord de l'eau. Il avait gratté la terre. Un médaillon en argent gravé brillait au soleil. Francine le ramassa, Malou le fourra dans sa poche de blouse.

Puis Malou partit au village faire quelques courses. Elle suait à grosses gouttes en pédalant le long du canal et actionnait énergiquement sa sonnette en doublant les joggeurs. Mais quelle idée de courir par ce temps-là !

Elle posa son vélo le long de la vitrine de la boulangerie. La porte était largement ouverte pour laisser entrer un peu d'air. Martine ne servait plus ; les ménagères discutaient comme sur la place du marché. Toutes apportaient leur contribution à la discussion générale sur l'évènement du jour : les vols en série à la maison de retraite des Peupliers ! En effet, pendant le regroupement des pensionnaires dans l'unique pièce climatisée de l'établissement, question de leur faire prendre un peu de frais en ces journées exceptionnellement chaudes, quelqu'un avait visité les chambres et dérobé des bijoux. Seul le jardinier avait pu

témoigner : en pause, à l'ombre du grand séquoia, il avait vu une jeune fille aux cheveux noirs bouclés traverser la cour d'une démarche empressée. Or, parmi les pensionnaires, personne ne recevait habituellement de visite d'une jeune fille aux cheveux noirs bouclés. La coupable était donc toute désignée et la nature de ses cheveux orientait inévitablement les soupçons du côté de l'aire des gens du voyage investie massivement depuis le week-end par de nombreuses familles venues célébrer des baptêmes. La « Bohémienne » avait minutieusement dévalisé toutes les tables de nuit précisèrent ces dames.

Malou sortit de la boutique et se posa sur un banc. Elle tira un mouchoir de la poche de sa robe. Mon dieu quelle chaleur ! Elle pensa à Irène, son amie d'enfance qui vivait depuis cinq ans aux Peupliers. Lui avait-on volé sa délicate bague en or ornée d'une émeraude que son doigt gonflé par les années ne pouvait plus porter ?

Malou enfonça son petit chapeau de toile sur la tête et remonta sur sa bicyclette.

Elle croisa une bande d'écoliers qui revenait d'un cours de sciences au bord de l'eau, carnet en main épuisette sur l'épaule, une péniche sur laquelle des filles blondes en short se prenaient en photo et un couple de retraités qui se battait avec un siège en toile avec l'espoir de le déplier.

Après le virage, au bout de la longue ligne droite, elle aperçut Francine qui faisait des grands signes. Qu'était-il arrivé ? À peine fut-elle descendue de son vélo que déjà sa voisine lui mettait sous les yeux une page du journal :

VOLS EN SÉRIE AUX PEUPLIERS. Profitant que les pensionnaires aient déserté leur chambre pour se rafraîchir dans la salle climatisée tout juste inaugurée par le Président du Conseil Départemental, un voleur s'est introduit dans le bâtiment, a visité les chambres de l'aile B pour dérober bijoux et montres. Pas moins de 25 objets ont disparu. La gendarmerie est sur la piste d'un suspect aperçu sur les lieux par un employé.

– *Tu as vu ça ! On a raison de se méfier ! La fille de tout à l'heure... si ça se trouve, le pendentif qu'elle cherche, elle l'a volé à la maison de retraite...*

– *Impossible, affirma Malou en descendant son panier du porte-bagage. Impossible, le vol a eu lieu hier.*

– *Ah oui c'est vrai... Mais quand même, entre cette fille bizarre qui se jette à l'eau et revient chercher un bijou, les deux qui farfouillaient sur le talus au petit matin et le cambriolage aux Peupliers cela fait beaucoup... Tu ne m'as pas rapporté de pain ?*

– *Non, elle n'en avait plus, Martine, dévalisée par un car de touristes qui venaient faire un tour de bateau.*

– *Ah bon ? Je n'ai pas bougé de mon banc et je n'ai pas vu passer le "Traîne-couillons"...* Francine critiquait immanquablement toutes les initiatives destinées à faire vivre son canal qu'elle préférait endormi.

Sans répondre, Malou rentra chez elle et se dirigea vers sa commode. Du premier tiroir, il tira un mouchoir. Elle le déplia sur son lit. La chaîne était en or et le pendentif en argent. Elle approcha l'objet ciselé : deux minuscules charnières lui apparurent. À l'aide d'une lime à ongles elle ouvrit un premier compartiment : une photo de mariés des années 50. Au dos : "Antonin et Jeannette 7 juillet 1959". Le deuxième compartiment renfermait une autre photo plus récente. Devant une glycine, un couple tenait dans ses bras une fillette "Papa maman et moi, été 93".

Ce soir-là, Malou invita Francine à partager son repas, il lui restait quelques tomates farcies. Francine apporta une bouteille de rosé bien frais. Malou posa deux verres ballon et une coupelle de biscuits salés sur la nappe à carreaux.

Elles étaient bien toutes les deux assises au frais sous la tonnelle, le jour tarderait à tomber.

Black dormait sous la table.

Les vieilles femmes trinquèrent *À l'arrivée de l'été !* Et Francine de rajouter *Fin de la tranquillité !* Elles débattirent alors sur la présence des touristes. *Il faut bien faire vivre les campagnes* disait Malou, *Mais ils se comportent comme à la ville je ne vois pas l'intérêt* rétorquait Francine, avant d'ajouter *C'est quoi comme marque tes bretzels ? Ils ne sont pas mauvais.*

Malou lui servit un second verre. Francine pou-

vait avoir le vin bavard ou plus exactement le vin confident. Les événements des derniers jours l'avaient bousculée. Il faisait lourd, le vin lui tournait la tête et lui renversait le cœur, la vue des bretzels la plongeait dans l'émotion. Car pour Francine le bretzel était une madeleine. Dès qu'elle croquait dans le biscuit tordu, au moment précis où le grain de sel roulait sur sa langue, elle repartait en Alsace. Elle y avait vécu jusqu'à l'âge de trente ans, dans une maison au bord du canal Rhin-Rhône.

C'est là qu'elle avait rencontré Antonin ; ses yeux myosotis et ses tendres fossettes au coin de la bouche l'avaient séduite au premier coup d'œil. Capitaine sur une péniche, il était monté à la maison éclusière pour saluer le père de Francine. Le soir même ils s'étaient retrouvés au village, le destin avait choisi de les jeter dans les bras l'un de l'autre. Mais voilà, Antonin était déjà marié et père de famille, aussi leur relation resta-t-elle secrète plusieurs années. Ils se retrouvaient trois ou quatre fois par an mais s'écrivaient chaque semaine. Le frère d'Antonin servait de boîte à lettres, le père de Francine se lamentait de voir sa fille ne sourire qu'au passage du facteur et repousser sans égard les nombreux prétendants qui lui tournaient autour car Francine était une très jolie fille. Et puis le pot-aux-roses fut découvert. Un beau jour, alors qu'Antonin était en déplacement, l'épouse trahie vida la maison, ne laissant sur le carrelage qu'un mot griffonné à l'encre de haine *Salaud!*

Antonin ne revit sa fille unique, Odile, qu'en de rares occasions et toujours en dehors de la présence de Francine avec laquelle il s'était remarié. La rancune était un acte de solidarité dans la famille, elle nourrissait le terreau de la souffrance.

Francine et Antonin n'eurent pas d'enfant ; sans doute l'influence du fantôme omniprésent de cette fille vengeresse ; c'est du moins ce que Francine a toujours cru en serrant les poings, en silence. Elle qui aurait tant aimé avoir elle aussi une fille à faire grandir.

Puis Antonin tomba malade. Francine proposa de prévenir Odile. Antonin ferma les yeux. Une

larme pointa. Antonin profondément blessé par le rejet de sa fille avait scindé sa vie en deux. D'un côté cette enfant devenue adulte qui persistait par fidélité à sa mère à nier le choix de son père, d'un autre Francine l'amour de sa vie.

Odile tomba malade en même temps que son père, comme si la mort était l'unique espace possible de la réconciliation. Ils partirent à quelques heures d'intervalle. Francine se reconfortait chaque jour en pensant qu'ils pouvaient désormais s'autoriser à se tenir la main, à échanger les mots du pardon.

– J'ai su qu'elle aussi avait eu une fille. J'espère qu'elle aura eu le temps de lui donner du bonheur. Elle est partie si jeune, Odile. Sa petite avait un joli prénom que je ne connaissais pas, Léonice, je m'en souviens, Antonin m'avait montré le faire-part.

Malou n'osait pas se lever pour éteindre le four. Francine essayait ses joues.

– Je vais me rentrer. Je suis fatiguée et je crois bien que le rosé m'a tapé la tête.

– Tu ne manges pas ?

– Non je n'ai pas faim. Les bretzels m'ont coupé l'appétit si tu vois ce que je veux dire... À demain Malou. Allez viens Black on rentre.

Malou ramassa les verres, rentra, tourna le bouton du four. Elle non plus n'avait pas faim.

Elle reprit le mouchoir et vida son contenu sur le lit. Elle ouvrit les compartiments du pendentif. Antonin avait toute sa vie conservé ses deux charnants plis au coin de la bouche et ses yeux myosotis avaient pétillé jusqu'au dernier instant.

Il était huit heures. Elle hésita. Il faisait encore jour. Elle se décida à téléphoner.

Le lendemain Malou pédala dès neuf heures sur le bord du canal. Les pêcheurs avaient déjà posé leurs lignes et farfouillaient dans leurs musettes ; le temps du saucissonnage partagé était arrivé. Malou actionna sa sonnette à l'approche des joggeurs.

Elle gara son vélo sur la place du marché et se dirigea vers le café de la mairie. Léonice et son père se levèrent. Malou sortit le pendentif et la chaîne de son cabas de toile.

La jeune fille embrassa Malou et serra le pendentif sur son cœur en égrenant une série de mercis.

– C'est très gentil à vous, Madame, de nous l'avoir rapporté mais vous savez, nous aurions pu venir le chercher, dit l'homme.

– Cela ne me dérange pas, j'ai à faire au bourg. Vous êtes en vacances ici ?

– Ma fille fait un stage à l'Office du tourisme. Vous vivez dans une bien belle région ! Léonice est en stage pour deux mois. Je suis venu la voir pour un grand week-end, je repars à midi.

– Je vous rends la chaîne, Madame, elle n'est pas à moi. Celle que j'avais était en argent mais cela n'est pas grave, c'est au pendentif que je tenais.

– Un souvenir de famille ajouta l'homme.

– Oui je comprends. Et pourquoi avez-vous choisi notre région pour le stage ?

– Je suis très intéressée par le tourisme fluvial, la vie des canaux et puis les paysages qu'ils façonnent, la quiétude, la lenteur qu'ils dégagent m'inspirent pour peindre et pour la photo...

– Je vois bien et d'ailleurs je ne comprends vraiment pas pourquoi les gens courent au bord du canal, enfin...

L'homme raconta qu'enfant déjà, Léonice dessinait des canaux, des péniches, des écluses. Les ancêtres de sa mère avaient travaillé dans la navigation fluviale, sans doute cette passion s'était-elle transmise...

Léonice avait choisi de faire son stage au bord d'un canal. L'école avait donné une liste d'Offices. Léonice avait écrit. Elle avait choisi celui qui avait répondu en premier.

– J'aime beaucoup l'endroit où vous vivez, ces deux petites maisons collées, en brique. Est-ce que je pourrais passer vous voir ? J'aimerais bien faire quelques esquisses depuis votre cour, on y a un joli point de vue avec l'eau au premier plan et derrière la trouée dans les peupliers.

– Oui bien sûr, mais plutôt la semaine prochaine, je vais avoir à faire dans les jours prochains.

Malou salua et marcha jusqu'à la halle. Elle s'assit sur un banc et essuya son cou. Cette fois, la sueur ne provenait pas de la chaleur. La petite viendrait à coup sûr.

Elle poussa la porte de la boulangerie. Deux femmes parlaient avec Martine.

– Ça y est, ils ont pincé la « Bohémienne », la voleuse de la maison de retraite.

– Pourquoi tu dis la « Bohémienne », Monique ?

– Parce que la voleuse avait les cheveux noirs bouclés !

– Oui mais elle n'était pas Bohémienne du tout, c'était une touriste qui était au village-vacances des Hollandais.

– C'est pas possible ! Les Hollandaises sont blondes, on en voit assez qui prennent des poses sur les péniches pour le savoir...

Malou acheta deux baguettes et remonta sur son vélo.

Quand elle approcha de la maison, elle fut traversée par l'inquiétude. Francine n'avait pas ouvert ses volets !

Black courut vers elle.

– Francine, tu es levée ?

Francine sortit en chemise de nuit, hirsute, sur le chemin. Décidément le rosé ne lui convenait pas.

– Francine qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est les gendarmes qui m'ont réveillée, ils viennent de repartir par l'autre côté. Toi tu étais déjà envolée. Ils m'ont montré, derrière le talus...

– Quoi derrière le talus, qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y avait une barque attachée et bien cachée dans les roseaux. Dedans, ils ont trouvé des bijoux : les bijoux de la maison de retraite et plein d'autres encore ! La Bohémienne a dû avouer et dire où était la cachette. Ils m'ont demandé si j'avais entendu du bruit cette nuit. Avec le rosé, j'ai ronflé, je n'ai pas entendu si Black avait aboyé. Et toi ?

– Non, moi non plus. De ce que j'ai appris au bourg, ça n'est pas une Bohémienne qui a volé à la maison de retraite mais une femme du village-vacances...

– Eh bien voilà ! Quand je te dis que les touristes...

– Et quoi d'autre ?

Francine était agitée, les mots se bousculaient dans sa bouche.

– Ils m'ont demandé si on avait remarqué quelque chose d'anormal ces derniers temps. J'ai

parlé des deux qui avaient farfouillé la nuit sur le talus et de la chaîne que tu as trouvée, et puis de la fille qui a sauté et du pendentif et...

- La chaîne n'avait rien à voir avec le pendentif. On va la donner aux gendarmes.

- Et le pendentif?

- Alors pour le pendentif, je vais t'expliquer Francine. On a quelques jours devant nous, je vais t'expliquer.

Tendrement Malou prit sa voisine par le coude et

l'accompagna jusqu'au portail.

- Va t'habiller, ma Francine, va.

Quand la vieille Francine eut passé le pas de sa porte, Malou rajouta : *Tu vas t'intéresser au tourisme ma Francine, je te fiche mon billet que maintenant, tu vas t'intéresser au tourisme....*



LES PHOTOGRAPHIES



Zofia Rydet

Il a dit "Dans sa chambre à elle pour qu'elle porte la honte de son oubli quand vous montrerez la photo."

De ses mains crasseuses de fossoyeur il a tiré sa femme vers les chaises rempaillées de frais. Elle a souri un peu gênée, tiré en arrière une mèche qui cachait ses yeux clairs. Ils ont fixé l'objectif quelques secondes puis il s'est levé presque brutalement, elle a vacillé un peu. Il avait déjà quitté la chambre. J'ai compris que je ne ferais pas d'autre cliché – si celui-ci m'avait été autorisé c'était pour régler un compte dont je n'étais que le messager.

Alors lourdement s'appuyant sur le dossier et grognant de douleur elle s'est soulevée à son tour, puis elle a pivoté lentement. Ses yeux ruisselaient, ses lèvres tremblaient mais pas un son ne sortait de sa bouche. Elle a sorti un mouchoir sale de son tablier, s'y est mouchée sans pudeur, s'est essuyé

les yeux et m'a invité à partager le repas.

Le silence fut long à s'éteindre. Nos cuillers et nos bruits de bouche remplissaient la cuisine. Elle était aussi sombre que les autres pièces. Des fils électriques y pendaient et pourtant nous soupions dans la pénombre. Je devinais des cadres, des saintes colorées, des tissus masquant sans doute des murs écorchés. La femme guettait nos assiettes et les remplissait dès qu'elles se vidaient à plus de la moitié. J'avais tant de questions et de clichés à proposer mais son regard à lui, posé obstinément sur la soupe grise, ses raclements de gorge, ses gestes répétés, appris d'aïeux et même ce mutisme imposaient une sorte de respect, de ces attitudes feintes dans des lieux qui ne sont rien pour nous mais qui furent sacrés. Quelque chose m'empêchait de rompre ce rituel. La table était longue et incrustée de traces. On pouvait y asseoir dix

personnes me sembla-t-il. Nos trois corps posés là marquaient l'absence. Des absences. Mes yeux s'habituaient et je vis dans un coin un jeu de croquet en bois, et un cheval à bascule repeint de frais. Face à moi un miroir piqueté me renvoyait l'image de marches ouvrant sur l'obscurité d'un grenier peut-être. Et tout à coup ma voix sans que je le prémédite s'éleva sourde presque pâteuse "Merci non, je n'ai plus faim, merci vraiment c'était très bon". Il leva à peine les yeux sur moi s'es-suya la bouche comme si je donnais un signal et murmura "Non ce n'est pas très bon mais c'est tout ce que l'on a." La femme soupira prête à s'excuser les yeux à nouveau au bord des larmes ; je lui murmurai lentement comme on console un enfant "Si, je vous assure chez moi je ne mange que des plats tout préparés..." Il roulait une cigarette et pour la première fois je vis l'ébauche d'un sourire sur leurs visages. Elle se leva avec le même grognement et rapporta une coupe de pêches. Elle se déplaçait avec lenteur à petits pas en frottant légèrement ses pantoufles sur le sol de lino. "Elles viennent du verger." Il avait dit cela perdu dans la fumée, une fumée bleutée qui lui faisait cligner des yeux mais sa voix sonnait plus claire. Sans la regarder il lança "Donne aussi l'eau-de-vie, c'est pas tous les jours..." Elle retourna au même rythme de femme lasse vers le buffet et posa trois petits verres à liqueur sur la table entre les assiettes vides repoussant la soupière vers l'ombre des absents. Une grosse pendule quelque part dans une pièce voisine sonna la demie. Le silence s'était à nouveau emparé des lieux ; je sentais qu'il y était maître et que l'en déloger ne serait pas une partie facile. Je tournais mes questions en tous sens de peur de les effrayer, je cherchais l'entrée la plus délicate, la moins intrusive ; je triturai mon appareil photo, tortillais la lanière, tournais le viseur. C'est à ce moment qu'elle émit ce son étrange de bête blessée, pas un cri ni une plainte non un sanglot retenu qui se déverse d'un coup. Aussi brutalement qu'il s'était levé tout à l'heure il vida son verre et disparut. La porte en s'ouvrant me livra une pièce envahie de portraits d'enfant, de jouets

de boîtes à musique de toupies de cubes, tous en bois façonnés à la main.

La réalité me brûla les yeux ; elle me tendit un coin de torchon. "Vous ne pouvez pas partir comme ça." Elle était penchée sur la table et me tenait les mains. Ce même visage aux pommettes hautes, aux yeux étourdissants. Elle me sembla rajeunie. Son visage rond et ferme à quelques centimètres du mien. Je tremblais.

"Où sont-ils ? Tous ? Tous ces jouets !" Elle me caressait doucement les mains. Elle émit une plainte en se levant et me demanda de l'attendre là. Elle disparut à son tour dans la chambre où nous avions pris la photographie. J'avais peur, une peur enfantine de loup tapi sous le lit, de mains crochues prêtes à vous agripper. Je me sentais ridicule et pourtant je ne cessais de trembler.

Je voulais ces portraits du fond des âges, ces visages perdus pour tous ; je voulais ressusciter ces oubliés, prouver au monde qu'il n'était pas bâti sur rien mais sur des générations de corps perclus et gémissants.

Je sursautai quand elle rentra les bras chargés d'un carton. Je la regardai étaler ses photos avec un ordre qui m'échappait ; sur aucune je ne vis de date ou de nom. Elle y mit un soin d'orfèvre manipulant des feuilles d'or. Elle s'assit enfin, à côté de moi. Sur la table un étrange jeu de solitaire.

"Elle c'est ma fille, Lydia... oui vous pouvez la prendre."

J'aurais pu dire ce que l'on dit toujours dans ces cas-là "Elle est très belle" mais de cette jeune femme resplendissante qui souriait à l'objectif rayonnait une telle joie de vivre que je chuchotai juste "Lydia... Lydia". Elle ne me laissa pas le temps de questionner. Elle me plaça une autre photo dans les mains. Un gamin aussi splendide, bouclé et frais comme un fruit du verger "C'est son fils Anton... il est mort à sept ans. Nous l'avons élevé mon mari et moi. Nous l'avons perdu... elle, non, elle n'est jamais revenue." Elle me laissa un instant puis me plaçant dans les mains d'autres photographies, continua à parler sans que j'entende tout à fait.



MARC FRÉTOY

AUTOBIOGRAPHIE

Trop reçu, pas assez donné
Trop couru, pas assez essoufflé
Trop gagné, pas assez perdu...

